

## Le devenir des populations montagnardes du Maroc

J. DRESCH \*

Le Maroc est le pays du monde arabe où l'ampleur et la variété des chaînes de montagnes sont les plus nombreuses, à la fois par leurs caractéristiques physiques et par leur peuplement, les formes d'occupation du sol, le rôle qu'elles jouent dans l'environnement comme dans la vie socio-économique et géopolitique du pays.

Un géographe peut souligner tour à tour les avantages et les inconvénients de ces chaînes sur la vie nationale. Il suffit de rappeler brièvement ce qu'elles ont de commun avec toutes les chaînes de montagnes partout ailleurs, mais aussi de particulier au Maghreb. Elles morcellent le Maroc en trois sections qu'un important réseau de communications doit réunir. Elles sont elles-mêmes morcelées en massifs d'altitudes croissantes du Rif au Haut-Atlas mais toujours assez élevés. Ils sont découpés par des bassins hydrographiques et des réseaux de vallées aux versants souvent escarpés qui communiquent difficilement entre elles et favorisent le fractionnement de la population. De la sorte, celle-ci communique plus au moins malaisément avec le bas-pays ; elle avait, elle a encore tendance à vivre repliée sur elle-même, à maintenir les traditions en restant à l'écart des marchés et des influences extérieures. Sans routes, les liaisons se font à la vitesse du mulet ou de l'âne. Aucun transport lourd, aucune machine ne parvient aux villages écartés : pas d'école publique, pas d'infirmerie, pas ou presque pas de boutiques. Or, si, dans les autres pays du Maghreb, tous les villages sont, sauf exception raccordés au réseau général, il n'en est pas encore de même au Maroc, tout au moins, il s'en faut, dans le Haut-Atlas.

Dans les vallées, aux versants raides, rocheux, ou au contraire, dans le Rif, surtout constitués par des argiles ou des marnes affectées par des glissements, l'érosion est violente, fonction des précipitations, de la pente et de la couverture végétale. Aussi les surfaces cultivables sont-elles peu étendues et les sols peu épais. En dehors des avant-monts et des régions collinaires où, sur les pentes douces, la terre arable est gagnée par défrichement, les champs, dans le Haut-Atlas occidental, mais aussi dans l'Oriental et le Moyen-Atlas, surtout les champs irrigués, doivent être construits sur terrasses de pierres sèches comme les séguias, les conduites d'eau qui les desservent. Les villages sont construits au-dessus des séguias supérieures pour ne pas empiéter sur le secteur cultivé.

---

\* Professeur honoraire, Université de Paris VII, 191, rue Saint-Jaques, 75005 PARIS

Le climat est dur, la chaleur est forte dans les bassins intérieurs, mais il gèle et il neige du Rif au Haut-Atlas : la neige persiste plus d'un mois au-dessus de 1.500 m dans le Haut-Atlas, et la longueur du gel détermine les limites des étages de la végétation. Mais la baisse des températures limite l'évapotranspiration, retarde la fonte des neiges. Or, les précipitations augmentent avec l'altitude : toutes les montagnes du Maroc rassemblent les nuages et sont arrosées sensiblement plus que les piémonts et plus longtemps dans l'année, même le Haut-Atlas qui, à la latitude du Grand Erg oriental, reçoit plus de 600 mm. Entre les steppes chaudes du bas-pays et les matorrals d'altitude, au-dessus de 2.800 m, plus de 3.000 m dans l'Atlas, les montagnes marocaines sont assombries par une couverture de forêts, chênes et conifères, mieux conservées sur le versant à l'ombre mais partout plus ou moins gravement dégradées. La fonte des neiges, les sources, nombreuses dans le Haut-Atlas occidental, plus rares mais plus abondantes dans les Atlas calcaires, et les torrents alimentent les grands oueds marocains. L'eau des châteaux d'eau montagnards est si abondante, relativement, que non seulement elle a attiré la population des vallées montagnardes, mais a aussi contribué à orienter vers l'agriculture d'exportation le développement économique du Maroc.

De la sorte, la montagne marocaine est un monde à part, plus ou moins isolé du bas-pays par la difficulté des communications, de plus en plus à l'ère de l'automobile, mais dont les étages bioclimatiques sont utilisables par des populations d'agriculteurs et d'éleveurs : les steppes basses sont à la fois des parcours d'hiver, qui se prolongent dans les piémonts s'ils sont accessibles politiquement et socialement, et des terres de cultures en sec ou, dans la mesure du possible, en irrigué ; les étages forestiers réunissent les diverses richesses de la montagne. Le bois, si rare en plaine, est source d'énergie (bois et charbon), matière première essentielle pour la construction des maisons, la fabrication des meubles et des outils de travail (araires, jougs, moulins à eau et à huile, etc) ; la forêt est un pâturage, pour la chèvre surtout, ou une réserve de fourrage d'autant plus précieuse que les chênes-verts et beaucoup de plantes du sous-bois sont à feuilles persistantes ; l'étage forestier, défriché, est l'étage par excellence des cultures, sèches et surtout irriguées, qui craignent le gel comme l'olivier ou l'amandier, dans la section inférieure de l'étage, le noyer plus haut ; les cultures de céréales d'hiver ou d'été et celles de légumes s'étagent elles aussi comme les températures jusqu'à 1 900 m dans le Moyen-Atlas, plus de 2 400 dans le Haut-Atlas. L'étage supra-forestier fournit la ressource la plus spécifique, peut-être la plus précieuse de la montagne, les pâturages d'été.

Les ressources de la montagne sont donc nombreuses, contradictoires dans la mesure où l'extension des surfaces cultivables diminue le capital forestier ou même les bas parcours. Leur variété, les complémentarités dues à l'étagement, en outre l'organisation du drainage dans le Haut-Atlas occidental et central expliquent que les tribus se soient efforcées de constituer leurs finages perpendiculairement aux axes principaux des montagnes, depuis les pâturages d'altitude jusqu'aux pâturages d'aval, si possible aux terres de culture des piémonts, du dir. On retrouve la même recherche géopolitique dans le Moyen-Atlas. Les ressources montagnardes assurent aussi une sécurité alimentaire plus qu'en plaine, menacée par la sécheresse... ou les inondations ; elles laissent supposer la possibilité théo-

rique d'un système d'autoconsommation, complété même par des exportations : bétail, fruits ou légumes. Mais la mise en valeur du finage de chaque communauté suppose un investissement travail quasi constant de chaque membre de la communauté. Les champs irrigués ainsi que les séguias, dans le Haut-Atlas, sont construits sur murettes en terrasses, travail qui permet d'épierrer et d'accumuler, de porter la terre sur les parcelles, et aussi le fumier qui rend possible deux cultures annuelles, d'hiver et d'été, ou trois sur deux ans, selon les ressources en eau. Les murettes, les bassins de retenue et de répartition de l'eau, les barrages de dérivation doivent être réparés chaque année par les ayants-droit de la communauté mobilisés. Mobilisation générale aussi au moment des récoltes et du dépiquage des céréales, des récoltes d'olives et de la noix. Mobilisation aussi avant l'hiver pour la réparation, la construction des maisons et, jadis, de l'igheghm (le grenier collectif dans la montagne chleuh) ou les murs de défense collectifs. Chaque jour, en outre, il faut s'occuper du troupeau, conduire les vaches dans le fond de la vallée, les moutons aux pâturages d'hiver et d'été, rapporter du fourrage pour les bêtes restées à domicile, aller chercher le bois et l'eau, etc, etc. Les réjouissances sont rares pour ce monde assez confiné, surtout pour les femmes : mariages, moussems, visites de village à village. La neige hivernale bloque les portes : heureusement, le gros bétail au rez-de-chaussée chauffe l'étage.

Ainsi s'est perpétuée sans profonds changements, malgré les crises politiques, l'austère vie des montagnards. L'ayant partagée pendant longtemps, surtout avec les paysans-pasteurs chleuh du Haut-Atlas, j'ai conçu non seulement une profonde estime pour mes hôtes, mais aussi une grande admiration pour leur système agro-pastoral. Elle n'est pas partagée par tout le monde. J. Berque, dans sa thèse<sup>(1)</sup> considère que les Seksawa sont de piètres cultivateurs. Ils auraient une préférence pour l'élevage.

Or les techniques agro-pastorales sont les mêmes dans tout le Massif du Haut-Atlas occidental. Mais les Seksawa disposent de beaucoup de bled bour sur d'assez basses montagnes bordières, où les cultures sèches donnent de faibles rendements. A l'inverse, les fractions d'amont ont d'abondantes ressources en eau, mais les montagnes de Ras Moulay Ali sont très escarpées et élevées : les surfaces cultivables en terrasses sont limitées, les bours absents et les pâturages d'été très restreints. On ne saurait s'étonner que, dans les vallées montagnardes, les ressources locales soient en relation avec les formes et l'altitude des versants et, par suite, que l'étendue des cultures sèches ou irriguées varie d'une vallée à l'autre.

J'ai tenté, il y a cinquante ans<sup>(2)</sup> de décrire la vie des montagnards chleuhs. Dans le cadre de chaque vallée et bassin torrentiel où l'occupation du sol répond avec une singulière fidélité aux ressources en terres, en eau et en pâturages, on a l'impression que la surface utilisable est effectivement mise en valeur, qu'un équilibre est établi entre les ressources naturelles exploitables avec les techniques traditionnelles, la densité et la répartition de la population, et qu'il en est ainsi

---

1) **Structures sociales du Haut-Atlas**. 2<sup>e</sup> édition suivie de **Retour aux sources** / J. BERQUE et P. PASCON. - Paris : Presses Universitaires de France, 1978

2) **Documents sur les genres de vie de montagne dans le Massif Central du Grand Atlas**, cartes et commentaires. - Tours : Arraut, 1941 et aussi **Le Massif du Toubkal** (J. DRESCH, J. De LEPINEY, J. DELAYE). - Guide alpin de la montagne marocaine. - Rabat, 1938 ; 1942 (2<sup>e</sup> édition), 283 p.

depuis des siècles. Les groupements socio-politiques gèrent leurs bours, leurs terres sèches, et surtout leur eau avec une ingéniosité surprenante. L'aménagement des prises d'eau et de la distribution sur les versants, est aussi soigneux que divers : barrages de dérivation, canaux construits ou creusés, partiteurs en volume, barrages d'accumulation ou de partition. Le partage de l'eau entre ayants-droit, en application des droits d'eau consignés dans les actes de propriété, des tours d'eau mesurés en quantité ou en temps par des procédés variés, témoigne à la fois de traditions anciennes et de beaucoup d'imagination. Il permet deux récoltes par an sur le même terrain quand l'eau est abondante. Les divers types d'assolements fournissent ainsi des récoltes des trois céréales d'hiver ou de printemps et de celles d'été (maïs, mils), de légumes d'hiver (navets, carottes et depuis la guerre, pommes de terre) et d'été (courges, aubergines, tomates, oignons), de quelques autres plantes encore (henné, iris) sans omettre les arbres fruitiers, oliviers, amandiers, noyers, plus récemment pommiers. Mais des récoltes redoublées en irrigué sont impossibles sans un apport abondant de fumier : l'agriculture est liée à l'élevage. La montagne entière est un parcours : steppes de basse altitude, qu'elles soient ou non cultivées (chaumes des cultures bour), étage forestier déboisé ou fournisseur de feuilles fourragères, matorrals supra-forestiers. Ce sont là les estives, *agdal* ou *tichka*, qui avec l'eau des torrents, multiplient les villages à l'amont des vallées. Quand elles sont étendues, elles font l'objet de conventions inter-tribales. Placées sous la garde d'un saint, elles règlent la répartition des tribus qui y ont accès ; dans les mieux organisées, sont prévues les dates d'accès des troupeaux de chaque ayant-droit, le nombre de têtes de bétail, les dates de départ. Dans le Haut-Atlas central et le Moyen-Atlas, où dominent les roches calcaires, où la terre et l'eau sont autrement réparties, où la population est moins dense et plus récemment installée, les espaces occupés par les tribus sont plus étendus, l'occupation du sol est moins minutieuse, l'élevage est, était surtout prédominant. Mais l'exploitation des ressources montagnardes répond en somme aux mêmes critères : les répartitions des cultures, qui sont en progression, reflètent un même souci d'utilisation rationnelle des divers étages bioclimatiques.

Mais le monde en apparence clos et marginal de la montagne n'a sans doute jamais vécu en auto-consommation même quand il était assiégé par le Maghzen. Il s'ouvre de plus en plus. La population augmente, plus lentement qu'en ville il est vrai, mais la place manque sur les versants pour construire de nouvelles murettes, de nouveaux champs. La densité est de 25-30 dans le Haut-Atlas, 10-30 dans le Moyen-Atlas, les villages ont entre 50 à 200 habitants dans le Haut-Atlas, rarement plus ou moins. Les propriétés sont trop petites pour assurer le ravitaillement de la famille. Il faut le compléter par l'achat de céréales, outre le thé, le sucre, de l'huile, du charbon de bois. Il faut se procurer de la quincaillerie, des cotonnades, car l'artisanat de la laine disparaît. Les contacts avec la plaine et ses villes, de plus en plus fréquents à cause de l'émigration, augmentent les besoins. Il faut enfin payer l'impôt. Les ventes au souk comportent peu de produits agricoles, des fruits surtout, en général. C'était et c'est encore le bétail, les moutons surtout, qui permettent à la fois d'accumuler du capital et de participer au commerce soukier. Mais les possesseurs de troupeaux de plus de 50 têtes sont plus

rare encore que les propriétaires de plus d'un hectare. La montagne souffre rarement de disette ou de famine. Mais l'équilibre comptable de la famille ne peut être obtenu désormais que par l'émigration, habitude ancienne des Rifains vers l'Algérie, des Chleuhs de l'Anti-Atlas vers les villes marocaines puis vers l'étranger. Désormais, dans toute la montagne, une proportion sans cesse plus considérable des hommes émigre vers les plaines urbanisées du Maroc ou vers l'étranger. Son importance varie d'une région à l'autre mais elle concerne désormais les femmes aussi et des familles entières.

La vie des montagnards est de la sorte bouleversée, plus ou moins selon les régions. Dans l'Anti-Atlas, des champs sont abandonnés, mais le réseau routier permet de construire de belles demeures et d'investir au Maroc, fort peu dans la production agro-pastorale. Cette pénétration dans le système capitaliste est plus ou moins manifeste dans les autres massifs montagneux. Elle détermine néanmoins des changements progressifs dans la vie des villages d'autant plus que les politiques de développement adoptées par l'Etat marocain favorisent la plaine aux dépens de la montagne. Les techniques modernes pénètrent en montagne d'autant plus lentement que le réseau routier est plus insuffisant et que la production locale ou le transport de l'énergie tardent à progresser.

Comment importer des fertilisants, lutter contre les maladies, introduire des productions et variétés nouvelles, améliorer le cheptel dans des villages de fonds de vallées inaccessibles à l'automobile, dépourvus d'électricité, sans technicien et où nul instituteur n'est présent pour alphabétiser la population ? Comment maintenir les formes d'organisation de l'espace qui sont si bien adaptées aux conditions naturelles, en particulier la dualité hauts parcours d'été-bas parcours d'hiver dans les piémonts ? L'étagement des ressources était exploité par les transhumants chleuhs comme par les nomades ou semi-nomades du Haut-Atlas central ou du Moyen-Atlas. Les migrations pastorales étaient souvent à l'origine d'une colonisation agricole en bour ou en irrigué. Le cas des Beni Mtir, chassés de la plaine de Meknès par la colonisation et obligés de cultiver le plateau d'El Hajeb est célèbre, comme la sédentarisation des Beni Mguild et la mise en valeur du dir d'Azrou. Autre cas différent mais comparable, les politiques d'aménagement du Haouz de Marrakech n'ont guère tenu compte des structures socio-économiques traditionnelles. On pourrait multiplier les exemples. Dans la montagne elle-même, l'argent modifie les rapports sociaux. Le bétail n'est plus la forme principale d'accumulation : l'absence de nombreux villageois et l'argent envoyé ou rapporté, la nécessité de poursuivre la culture des précieuses parcelles et la garde du troupeau favorisent les spéculations immobilières, ventes, locations de types divers, contrats d'association, apparition du salariat... à moins que les champs ne soient abandonnés. Mais il semble que les exemples en sont rares. Du moins voit-on s'introduire au sein des "démocraties" traditionnelles des inégalités économiques et par suite sociales d'un type nouveau.

Dans ces conditions, quel avenir prévoir, ou souhaiter pour la montagne marocaine ? Différentes hypothèses sont possibles :

- 1 - Une intégration de l'économie montagnarde à l'économie nationale. L'intégration des exploitations minières suppose un équipement qui peut être utile pour le développement de l'économie agricole. Celle-ci peut-elle contribuer à

résoudre les questions d'auto-suffisance alimentaire et d'exportations ? La limitation des ressources en terre cultivable et en eau et l'évolution actuelle orientent vers une réponse négative. L'interruption, fréquente, des relations entre les pâturages d'altitude et ceux de piémont a pour conséquence une diminution du cheptel ovin, base traditionnelle de l'économie d'échange.

- 2 - Un perfectionnement des techniques agricoles et pastorales, l'intégration elle-même supposent d'ailleurs l'établissement d'un réseau complet de liaisons routières et l'électrification. Il suppose aussi une école et une infirmerie. Ces équipements, souvent pour une demi-douzaine de villages seulement coûteraient très cher. L'Etat peut-il les prévoir ? Trouvera-t-on des instituteurs, des infirmiers, des techniciens disposés à accepter l'isolement et le dur climat de la montagne ? La facilité accrue des relations avec la plaine, l'attrait de la ville, désormais accessible, la fin des corvées d'eau et de bois ne seront-ils pas une incitation, surtout pour les femmes, à prendre la route, gagner la ville ou émigrer outremer ?
- 3 - La forêt montagnarde est une grande richesse nationale. Son exploitation, poussée surtout dans le Moyen-Atlas mais qui progresse partout où il y a une route, suppose une surveillance qui a toujours opposé gardes et habitants convaincus de leurs droits d'usage. Elle doit être comme partout conservée et exploitée. Le personnel nécessaire sera insuffisant pour faire vivre les villages.
- 4 - Le tourisme serait-il une solution, tourisme d'été et d'hiver ? Il serait principalement national, peut-on supposer en espérant une croissance du PNB.

Dans cette fin de siècle, il est certes absurde d'imaginer le maintien d'un système d'occupation du sol et d'organisation socio-économique que l'on peut admirer comme créateur d'un paysage et d'une conception ingénieuse de la vie saisonnière. Mais on peut être inquiet de l'avenir de ces rudes montagnards dont ne semblent guère se préoccuper les technocrates de Rabat.

### (Notes bibliographiques)

- DRESCH (J.). - Les montagnards dans le Maroc contemporain  
In "Le cuisinier et le philosophe". Hommage à Maxime RODINSON Paris : Maisonneuve et Larose, 1982, pp. 83-88
- DRESCH (J.). - Modes de production agro-pastorale de montagne et piémonts au Maroc.  
Journées internationales de réflexion sur l'agriculture, Université Hassan II ; Faculté des sciences juridiques et sociales, Casablanca, 23-25 février 1982  
In "Revue marocaine de droit et d'économie du développement", 1982, n°2, pp. 91-96